

## Archibald Monwabisi Mafeje : un portrait

---

### Introduction

Tous ceux qui ont connu Mafeje se souviendront de lui pour mille et une choses, et ceux d'entre nous qui ont eu le privilège de le connaître dans des situations diverses et sous différents cieux pendant trois à quatre décennies, même plus, reconnaîtront dans son caractère un cosmopolitisme vibrant et sublime qui était rare. Ce n'était pas un trait de son caractère qui sautait à la face de l'observateur. En fait, il pouvait facilement passer inaperçu ou être sous-estimé. Mais une appréciation proche et approfondie de sa personnalité n'aurait pas manqué de percevoir sa mondanité quasi naturelle. La plupart des gens l'appelaient Archie, et seuls quelques-uns connaissaient son deuxième prénom, Monwabisi (littéralement celui qui rend les autres heureux).

J'aimerais comprendre un cosmopolite pour être un « citoyen du monde » au sens profond de l'idée, telle qu'exprimée par le cynique classique grec Diogène au 4<sup>e</sup> siècle avant J.C. « Je suis un citoyen du monde » disait-il. Il faisait cette déclaration dans un monde où les grecs se considéraient comme le centre de tout. A partir du quinzième siècle, avec les voyages d'expansion européens et le tout début de la

**Kwesi Kwaa Prah**  
CASAS  
Le Cap, Afrique du Sud

mondialisation, le monde est devenu de plus en plus un, avec l'Occident au centre.

Pendant longtemps, le cosmopolitisme a été considéré comme étant largement un sentiment occidental. Avec trop de suffisance et de facilité, cet héritage de l'expansion a été traduit par « nous avons découvert le monde ». Cette hypothèse désinvolte et auto-adulatrice et tout ce qu'elle traîne dans son sillage ont été un encouragement pour ceux qui soutiendront que, si nous n'apprécions pas où nous sommes tous et ce que nous avons tous à offrir, il est difficile de voir comment nous pouvons être des citoyens du monde. Peut-on faire partie d'un monde qu'on ne connaît pas ? Seulement en se soumettant à une moralité et un éthos universalistes – une ouverture culturelle qui célèbre tout.

Cette dimension morale du cosmopolitisme a été présentée de façon éloquente et superbe par Kwame Anthony Appiah dans son ouvrage *Cosmopolitanism: Ethics in a World of Strangers* (2006).

Aujourd'hui, comme l'a écrit quelque part James Morris, c'est de l'« orthodoxie contemporaine ». Nombreux sont ceux qui soutiendront que *Ubuntu* représente une expression traditionnelle africaine localisée de cet éthos par ceux qui, comme Aimé Césaire, disent « Hourrah pour ceux qui n'ont jamais rien inventé, jamais rien exploré, jamais rien découvert ». Pour Marx, l'ouverture des sociétés par les capitaux internationaux en expansion a été cruciale pour l'émergence du cosmopolitisme moderne. Les fascistes du vingtième siècle associaient le cosmopolitisme avec l'internationalisme et en détestaient chaque morceau. Pour eux, l'Internationalisme était de l'anathème et un terme cruel d'injure.

Ma rencontre avec Mafeje a eu lieu au début des années 1970, alors qu'il enseignait à l'Institut d'études sociales de la Haye. J'étais alors basé à Amsterdam mais je me rendais tous les quinze jours à Heidelberg pour enseigner. Je pense que c'est Ernst Feder, un collègue d'Archie, qui nous a présentés. Après une prise de contact par téléphone, Mafeje a accepté de me rendre visite à Amsterdam.

Le rendez-vous avait été fixé au *Reinders*, un soi-disant « brown café » (un café hollandais traditionnel au décor intérieur en

bois) niché au cœur d'Amsterdam; sur la place Leidseplein pour être exact. Ce « bistrot » était un lieu de prédilection bien connu de la gent artistique qui s'y retrouvait régulièrement. Si je me souviens bien, tous les grands noms du monde artistique d'Amsterdam, notamment l'écrivain Harry Mullisch, le grand-prêtre du mouvement anarchiste provo anti-establishment Robert Jasper Grootveld, le peintre Jan Telting, le grand hippie Piet Leeuwarden, le peintre Art Veldhoon et bien d'autres encore en avaient fait une halte régulière en ville. Pour connaître « l'endroit », il fallait « faire le poireau ». C'était un lieu très cosmopolite et « libre ». C'était les années qui ont suivi celles, enivrantes, des sixties où Amsterdam était considérée comme la ville la plus libertaire d'Europe et où la vieille description de juifs migrants fuyant les excès de l'inquisition espagnole dans la dernière décennie du quinzième siècle trouvait un nouveau sens dans nos temps modernes comme *Mokkum* ou « Jérusalem du Nord ».

C'était par une fin d'après-midi d'été, j'étais assis devant le *Reinders* à l'attendre, le regard tourné vers l'arrêt de tramway à peine quelques mètres plus loin. L'attente n'a pas été longue. Presque à l'heure fixée, un africain d'une grande taille, décharné mais raide comme un piquet, tête haute, descendit d'un tramway venant de la Gare centrale. Il s'avança avec une démarche naturelle et régulière. Je regardais dans sa direction, et il semblait demander à un vendeur de journaux où se trouvait le *Reinders*, car tous deux se sont tournés vers nous et le vendeur a indiqué du doigt le *Reinders*. J'ai aussitôt supposé que c'était lui Mafeje, et je me suis levé pour aller à sa rencontre. Il avait un regard qui vous pénétrait calmement et vous jugeait. Il avait une barbe éparsée et suffisamment d'aplomb pour porter une sacoche magnifiquement ouvree. Il n'avait pas l'air macho, mais pas efféminé non plus.

Après les salutations et les plaisanteries d'usage, nous avons pris place sur la terrasse du café. À l'en croire, Archie s'était bien installé à la Haye, mais n'était pas tout à fait content de certaines attitudes à son égard à l'institut. Lorsqu'il apprit au détour de la conversation que nous étions juste à un jet de pierre du Rijksmuseum, il exprima fortement le souhait de visiter le musée dans un avenir pas trop lointain, et se mit à vanter l'excellence des Maîtres hollandais. Nous avons également parlé du Musée Van

Gogh et des excentricités, ou plutôt de la folie, de Van Gogh. J'ai réalisé clairement qu'il n'y avait pas beaucoup d'intellectuels africains à l'aise sur ces sujets.

Une autre fois, dans un autre endroit, il a fait montre d'une connaissance raffinée et tout à fait rare des vins européens. Je suis moi-même assez à l'aise dans ce domaine, mais dans le milieu africain des sciences sociales, je n'ai rencontré personne qui pourrait rivaliser avec Archie sur ce sujet. Archie avait une connaissance tout aussi extraordinaire de la littérature classique occidentale, bien qu'il en fit rarement étalage.

Au Pays-Bas, je me souviens d'avoir été invité à dîner dans sa chambre d'étudiant à la Haye avec le kenyan Paul Adhu Awiti. C'était magnifique. J'imagine que ce talent culinaire était l'un des talents d'Archie que peu de gens lui connaissaient. J'ai appris que chez lui au Caire, il s'occupait très souvent et facilement de la cuisine.

Son esprit fécond se faisait particulièrement remarquer dans les débats où son apparence extérieure souvent placide démentait un caractère et une expression extrêmement combatifs. Parfois, cette approche polémiqument fine paraissait caustique, mais d'une causticité mesurée et à peine licencieuse.

J'ai joué un rôle décisif pour amener Archie en Namibie au tout début des années d'Indépendance du pays, pour travailler à l'élaboration d'une stratégie implémentable pour les sections recherche de l'Université de Namibie. En ma qualité de consultant pour le bureau du nouveau Recteur, j'ai produit les concepts structurels et désignations théoriques pour les sections recherche de l'université. Cependant, je suis parti peu avant son arrivée. Pour une raison ou une autre, il n'a pas pu bien s'entendre avec les intérêts sur le terrain et dans les divergences qui s'en suivirent, il s'est retrouvé parfois victime. Nombre des intérêts en place dans l'Université de Namibie d'alors n'étaient pas très engageants pour un africain de la trempe d'Archie, et les idées qu'ils se faisaient je pense, des consultations et d'autres choses leur faisaient probablement craindre une présence africaine nouvelle et plus âgée parmi eux. Archie retourna au Caire.

Plus tard, après la chute de l'apartheid en Afrique du Sud, il a demandé à être nommé à la nouvelle Chaire A.C. Jordan à l'Université du Cap. Une fois encore, des inté-

rêts qui ont peur de la transformation et, je l'ai appris récemment, partiellement liés à des éléments venus de la scène namibienne, se sont ligués pour empêcher son entrée à l'université. J'avais écrit à sa demande une lettre de référence qui a été reçue en termes polis, mais a eu peu de poids réel dans les allées du pouvoir et de l'influence de l'université. C'était la deuxième fois que l'establishment de l'Université du Cap lui infligeait un traitement mesquin. La première fois, c'était pendant les années 1960, quand il a refusé de lui offrir un poste d'assistant.

Mafeje était très aimable et prévenant. Son sens de l'humour, très vif, était souvent masqué par son calme naturel. Sa gentillesse était égalée par sa loyauté envers ses amis. Il appréciait l'amitié et soutenait ses amis, mais il ne supportait pas les idiots. Le cosmopolitisme d'Archie était égalé par un africanisme fervent qu'il arborait discrètement mais fermement. Il était aussi éminemment critique du double langage politique et autres défauts de l'élite politique africaine. Cela lui a valu l'inimitié de nombreux éléments de l'African National Congress sud-africain. Le Unity Movement au Cap fut sa famille politique d'origine. Ce sont les orientations politiques de ce mouvement qui ont peut-être forgé sa première appréciation du marxisme politique et des rudiments intellectuels du cosmopolitisme.

Toutes ces multiples facettes de sa personnalité lui donnaient un caractère cosmopolite. Il a grandi au Cap, en Afrique du Sud, et passé une bonne partie de sa vie au Caire. J'ai su par notre ami commun Helmi Sharawy qu'Archie tenait bon dans la circulation super chaotique du Caire, dans ses paroles et dans ses actes. Je ne suis pas sûr que Cecil Rhodes aurait raconté la migration réussie d'un « natif » du Cap au Caire dans le cadre de son projet Du Cap au Caire, mais Archie a réalisé une grande partie du projet de Rhodes à plus d'un titre, et a eu une vie familiale trépidante au Caire avec sa partenaire Shahida et sa fille.

La nouvelle de sa mort m'a trouvé au Caire, et j'ai eu l'occasion d'assister aux funérailles à la mosquée *Omar Makram* au cœur de la ville. C'était extraordinairement émouvant de voir cette magnifique cuvée de la classe intellectuelle cairote rassemblée pour l'honorer et lui rendre hommage. Il y avait Tayeb Saleh, l'écrivain soudano-égyptien bien connu ; Kamal Bahaa Eldeen, ancien ministre de l'Éducation ;



le Professeur Hussam Issa, membre du Politbureau du parti nassériste ; A.G. Shukr, membre du Politbureau du parti progres-

siste ; Ragaa el Naqash, critique littéraire arabe ; le Professeur I. el Esawy et le Professeur Helmi Sharawy. Archie a réussi à

réunir ces différents aspects et impulsions dans sa vie et dans son personnage.